



**JOURNAL HUMORISTIQUE.**

BUREAUX: 26 RUE ST. VINCENT.—P. O. BOITE 9144, MONTREAL.

Je me hâte de lire de tout de peur d'être plus tard obligé l'en peurec.—FIGARO.

VOL I. No. 2.

MONTREAL, 30 AOUT 1879.

1 CENT LE NUMÉRO.

H. BERTHELOT & Cie.,

Editeurs-Propriétaires.



**LES PROCHAINES ELECTIONS FEDERALES.**

1er Tableau. L'Exorde.

2ième Tableau, La Peroraison.

SIR JOHN ET LANGEVIN. Messieurs les électeurs, le gouvernement d'Ottawa afin d'assurer la prospérité de ce beau pays, a-jugé à propos de lui donner la protection.....

.....Il a fallu taxer les importations de l'étranger. Il est vrai que les ouvriers ont manqué de travail, tout a renchéri mais.....

**Feuilleton**

**Une union mal assortie.**

—Cela finira par un mariage, fit observer une douairière assise à une table de jeu dans le salon voisin. Avez-vous remarqué que Sir Henry a dansé quinze fois au moins avec lady Betty ?

—Et aurait-il dansé cinquante fois avec elle, dit une autre, je ne parierais pas d'avantage, pour son succès auprès d'elle. Elle n'est qu'une insigne coquette et elle se moque de tout le monde.

—On dit, remarqua un vieux pair, en prenant une énorme prise de tabac, en s'adressant à son partenaire à la table de whist, qu'il y

a quelque chose entre lady Betty et lord Kingsbury.

—C'est un beau scandale, j'en suis certaine, s'écria la première interlocutrice, je plains sir Henry s'il se met en tête d'épouser cette coquette.

Le vieux pair rit à gorge déployée et une discussion animée s'ensuivit, car la flirtation entre lady Betty et ses adorateurs excitait presque autant d'intérêt que les scandales de la Cour. Néanmoins ceux-ci avaient de quoi défrayer les cancanes de la ville et, ce soir-là certain couple royal ne fut guère ménagé.

Les salons commençaient à se vider, mais sir Henry, quoiqu'il brûlât de se déclarer, n'avait pas encore pu rassembler assez de courage; enfin, il finit par rencontrer seule sur un balcon lady Betty qui elle, était allée respirer l'air pur et tiède du matin.

Le jour se levait et les crieurs de nuit venaient d'annoncer qu'il était quatre heures du matin, les valets de pieds couraient dans toutes les directions pour demander les voitures des invités pressés de quitter la fête; les torches étaient encore éclairées; quoiqu'on eût commencé à en éteindre quelques-unes dans les gracieux éteignoirs que, de nos jours, on voit encore au-dessus des portes de la plupart des habitations seigneuriales de Berkoley-Square.

Lady Betty avait entouré son cou délicat de la palatine de fourrure que toutes les dames portaient alors avec leur toilette de bal; comme les autres personnes présentes au raout, elle ne devait pas tarder à se retirer, mais elle avait désiré se rafraîchir un peu d'abord.

Les sons de la dernière contredanse se faisaient encore entendre dans le salon voisin.

—Lady Betty....., commença sir

Henry, en faisant tous ses efforts pour prononcer ces paroles et en se rapprochant de sa divinité qui était nonchalamment accoudée sur la balustrade de marbre.

Elle se retourna immédiatement de son côté et il sentit peser sur lui tout le poids de ses grands yeux noirs. Entièrement vaincu par le regard de la belle jeune fille, il ne put en dire davantage, mais il s'empara de sa main et la pressa sur ses lèvres sans s'inquiéter des personnes qui, de la place, auraient pu suivre ses mouvements.

—Dites ce que vous voulez moi, que vous voulez être à moi, soupira-t-il d'une manière incohérente.

—Nous verrons cela plus tard, répondit la jeune fille, en souriant affectueusement. Je crois qu'il est temps de me retirer et, je vous prie de donner des ordres pour faire avancer notre voiture, mon cher sir Henry.

— Répétez, répétez ce mot, ma douce Betty, s'écria le baronnet, ivre de bonheur. Etre appelé mon cher par vos lèvres divines ! Mon ange ! il y a de quoi vous rendre fou...

— Silence ! interrompit lady Betty, en levant le doigt en guise d'avertissement ; on peut vous entendre. Venez me voir demain... dans l'après-midi. Voici ma mère qui me fait signe. Il faut que j'aille la rejoindre. Adieu.

Et comme une céleste vision, elle disparut.

Sir Henry, dans un paroxysme de joie, et en croyant à peine ses sens, descendit quatre à quatre les marches du porron et arriva à temps pour aider les deux dames à monter dans leur carrosse ; puis il prit son manteau et son chapeau et se hâta de rentrer dans son hôtel situé de l'autre côté du square.

Deux jeunes dandys, postés sur le porron de lady Jezebel pour jeter un dernier regard aux jeunes beautés qui s'éloignaient, virent l'amoureux baronnet qui partait en courant.

— Tienis, dit l'un d'eux en riant, voyez comme sir Henry est ivre ce soir.

— Il est ivre d'un vin appelé lady Betty, qui a bouleversé son cerveau répondit l'autre ; et, rappelez-vous bien mes paroles, il en ressentira les effets pendant toute sa vie.

## III

Dans le bon vieux temps dont nous parlons, il existait dans les environs de la rue Saint-James, Piccadilly, un certain club très-fréquenté par les membres de l'aristocratie et connu sous le nom de *Brimstone*.

Les membres de ce club jouaient gros jeu, buvaient sec, jurèrent et sacraient énergiquement et en un mot s'abandonnaient à toutes les dissipations plus ou moins permises ou tolérées aux gens du grand monde, mais à ceux-là seulement.

— Jouons et buvons, narguons le lendemain, telle était leur devise, et ils l'observaient si fidèlement que Méphistophélès lui-même n'aurait pas dédaigné d'assister à leurs orgies si on lui avait fait l'honneur de l'y convier. Il existait même à ce sujet une certaine légende disant qu'à une certaine occasion, après une nuit de jeu et d'orgie, il s'éleva une violente querelle entre les joueurs à la suite de laquelle l'un d'eux saisit une poignée de cartes sur la table et les lança par la croisée en criant qu'il les envoyait au diable, En moins d'une seconde, quoiqu'il n'y eût âme qui vivo dans la rue et qu'il ne soufflât pas la moindre brise toutes les cartes ainsi expédiées avaient disparu et on n'en trouva jamais aucune trace.

Notre héros, sir Henry, étant entièrement à la hauteur de son époque et des distractions en faveur ne pouvait moins faire que d'être membre de ce club fameux, quoique chose entièrement en son honneur, il ne fût peut-être pas aussi enragé buveur et offré né joueur que beaucoup de ses amis et compagnons de plaisir.

(à continuer.)

## LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 30 AOÛT 1869.

## AVIS IMPORTANT.

Toute correspondance ou communication concernant la rédaction ou l'administration de ce journal devra être adressée à Hector Berthelot & Cie., No. 26 rue St. Vincent, ou au "Vrai Canard" Boîte 2144 Bureau de Poste. L'abonnement qui est de 50 cents pour un an, ou 25 cents pour six mois, est invariablement payable d'avance Pas d'exception à cette règle.

N. R.—Pour les abonnements aux États-Unis nous prendrons les Greenbacks au pair.

## AGENCE DE QUEBEC.

Le seul agent autorisé du "Vrai Canard" à Québec est M. F. X. Sauviat, No. 94 rue Du Pont.

## CORRESPONDANCE de LADEBAUCHE

Québec 28 août.

Mon cher et vrai canard :

Après mon aventure de la Grando Allée je suis rentré à mon auberge avec la mine d'un homme qui avait passé la nuit sur les ravalements.

Comme il était trop de bonne heure pour déjeuner, j'allai me servir dans la dépense. J'y trouvai des échalottes, des gorettons et la moitié d'une twist que je mangeai avec appétit.

J'allai au poêle de la cuisine, je remplis la bombe et j'allumai le feu. En moins d'un quart d'heure l'eau était chaude et je la versais dans la téquière. Après avoir bu deux tasses de thé avec trois ou quatre cuillerées de castonnade ; je m'étendis sur mon baudette et je dormis comme un père.

Je me réveillai vers dix heures et demie du matin, et en attendant le dîner je suis allé faire une promenade sur la plaque forme qu'on appelle la Terrasse Dufresne, en souvenir de mon ancien ami.

Comme le soleil commençait à plomber je me mis à couvert sous un des pavillons. Il y avait là un individu qui fumait un cigare avec un air bien jongleur.

Je m'approchai de lui et je reconnus bien mon vieil ami Joly.

Je lui donnai une tape sur la baudaine.

Il me regarda avec des yeux égarés et s'écria :

— Comment est-ce toi, l'ami Ladebauche ?

Je ne te reconnaissais pas. Comme t'a l'air débiffé, tu ressembles à une barbotte qui a navigué dans les fossés. Tu as dû prendre une *cheer* bien sûr.

Je contai à Joly tout ce que j'avais vu et entendu pendant la nuit, histoire qui a fait le sujet de ma dernière correspondance.

— Eh bien, oui, dit Joly. Je m'explique à présent comment il se fait que cet homme branle toujours dans la manche. Il a besoin de faire attention à lui aux prochaines élections, car les rouges de St. Roch sont bien décidés à le passer au bob.

— Ils auraient bien raison, car les Québécois n'aiment pas les membres qui ne sont ni chair ni poisson. St. Roch pour lui est une vache qui lèrît, vous allez voir ça !

Joly venait de tirer sa dernière touche. Il lança son bout de cigare par-dessus la balustrade, et me prenant par le bras il me dit :

— Écoute, Ladebauche, j'ai confiance en toi. Tu es un bon canadien et je veux que comme correspondant du Vrai Canard tu assistes aux travaux de ma boutique. Ma gang doit être arrivée et on m'attend. Arrive.

Je ne me fis pas prier et je suivis le boss du chantier jusqu'à la boutique sur la rue St. Louis, en face de l'Esplanade.

J'entrai dans la boutique, Joly et ses hommes ne sont pas à pied je ne te dis que ça. Rien de plus swell que la chambre où ils travaillent tous ensemble.

Je fus présenté à tous les gros bonnets et Joly me fit assoir pendant qu'il discuterait avec ses amis.

J'ai pris pour le Vrai Canard quelques notes sur la séance du cabinet. Ces notes je te les transmets pour le journal.

JOLY.—La saison s'achève et on a rasé une dizaine de fois d'être passé au bob. Je suis quasiment certain à c't heure que l'on tiendra bon jusqu'au bout.

MERCIER.—Pour ça, j'en suis sûr, parce que Chapleau, Loranger et Taillon vont s'en retourner chez eux avec leur petit bonheur. Ils croyaient bien au commencement qu'ils nous enverraient à la gomme. Aujourd'hui ils ont l'air moins coq sireau. Ils font pas tant leur jarres.

On gardera la boutique pendant encore une année ; vous allez voir ça, mes petits agneaux.

JOLY.—Je pense qu'on s'arrangera toujours assez bien avec Robertaille. Il ne nous fera pas de misères, je crois, jusqu'à la prochaine saison.

Changeament de propos. Je viens de rencontrer mon beau-frère Gowan.

Il est content de nos amis. Il ne s'attendait pas à voir sottler cette affaire aussi facilement, l'affaire du Port Bickell. Je lui ai dit qu'il ne devrait pas se montrer mal à main à c't heure qu'il a empoché l'argent.

Ce n'est pas tous les jours que nos amis ont la luck de faire une hâle comme celle de Gowan.

Dans quelques jours je promets de vous donner un fricot avec l'argent qu'il nous donnera. Il y aura de si bons plats que vous vous en lichez les barbes.

LANGELIER.—Écoute, Joly, tu me dois une fameuse chandelle pour t'avoir tiré cet épino du pied. Si ça avait pas été pour moi, tu te faisais enfièvre comme Ouimet

et Chapleau dans l'affaire des Tanneries.

Je t'ai arrangé ça aux petits combres et nos amis ont avalé la pilule sans faire de grimace.

Tu penses à moi lorsque tu mettras la main sur un magot. Je sais que tu es le premier gentilhomme du pays et que tu seras le dernier à te montrer chausson lorsqu'il s'agira de récompenser un ami.

JOLY.—Parlant de récompense, il y a l'ami Sheyn qui a chiqué sur la Loop-Line. Il a une furieuse démanaison de devenir un des foreman dans le chantier.

Il n'y a pas de place vacante. Il faudra que quelqu'un d'entre nous fasse le sacrifice de la sienne.

MARCHAND.—Nous prends-tu pour des niochons ? Allons donc ! l'idée de faire entrer Sheyn dans la boutique ! Toute la gang de St. Roch est montée contre lui. Ça mine pas du tout.

JOLY.—Pour bien faire il faudra lui donner une place. Il tient à être le commis dans le chantier et d'avoir soin du cash. Voyons, Chauveau, ne te montre pas sans cœur, consent à sortir de la boutique.

CHAUVEAU.—Vous pouvez aller au balais tous ensemble. Je reste ici.

LANGELIER.—C'est bon, bon, on te claira pas aujourd'hui. Voyons vous savez qu'il faut se faire aller. On a dépensé \$1.876,000 sans autorisation. Il faut faire entrer de la monnaie. On est déjà rendu à la hache, il faut coaxer les Yankees pour qu'ils nous donnent quelque chose.

JOLY.—Laissez-moi faire. Je vais jongler un plan de nègre pour nous tirer de cette scrêpe-là. Il commence à faire soif, allons prendre une nippe et ajournons la discussion.

Joly et ses hommes sortiront de la Chambre et m'inviteront à prendre quelque chose avec eux.

S'il se passe quelque chose d'important, je te l'écrirai de suite.

LADEBAUCHE

## LA FIN D'UN EXCENTRIQUE

M. X..... était sans contredit l'homme le plus excentrique de la province.

Depuis vingt ans il habitait une modeste maison de campagne sur les bords de l'Ottawa.

En sortant du collège il hérita d'une fortune de plusieurs milliers de dollars.

Son revenu lui permettait de résider à Montréal et d'y mener la vie à grandes guides.

Il aurait pu briller dans notre société par le raffinement de son éducation, la multiplicité de ses connaissances et l'élégance de ses manières.

Il avait préféré se casomator dans une maison de campagne afin de s'y livrer à l'étude des différents systèmes de philosophie.

Il aimait la solitude, où il respirait une atmosphère imprégnée d'effluves poétiques.

Il recevait tous les dimanches un seul ami d'enfance M. Z..... à qui il communiquait toutes les impres-

sions qu'il recevait en compulsant ses vieux bouquins.

Il répétait sans cesse à son ami : Notre jeunesse est bien folle. Elle gaspille ses plus belles années à la recherche de sensation morbides, en assistant aux spectacles, aux concerts, aux bals, etc., en prenant part à toutes les excursions et parties de plaisir. A trente ans ce sont des vieillards qui ont perdu toutes leurs illusions et dont le goût est émoussé.

Leur fortune est fondue au creuset de la prodigalité et ils entrevoient la misère pour leurs vieux jours.

Moi, je me réserve. Mes dépenses sont insignifiantes. Je ne sors pas de chez moi.

Mes intérêts s'accroissent et lorsque j'aurai atteint quarante ans, je vaudrai près d'un million. A quarante ans je commencerai à jouir de la vie. C'est à cet âge seul que l'homme peut comprendre les véritables beautés de la nature. Je voyagerai, je sèmerai l'or autour de moi et je suinterai le bonheur pour tous les pores. Lorsque sonnera ma quarantaine je l'appellerai, mon ami, et tu me piloteras dans Montréal.

Plusieurs années se passèrent. M. X... il y a quelques jours avait atteint l'âge de quarante ans.

Il se mit de suite en route pour Montréal avec son ami comme cicérone. Il se proposait avant de faire un voyage en France et en Italie, d'admirer les merveilles de la métropole du Canada, d'entendre ses orateurs les plus brillants et d'applaudir au talent des artistes en renom.

Le programme était rédigé depuis plusieurs jours. Il devait prendre des appartements somptueux au Windsor et se promener avec les plus beaux équipages.

Il irait voir les beautés pittoresques du Parc Mont-Royal, et se coucher sous les frais ombrages de l'île Ste. Hélène. Il visiterait Pilon. Il irait chez les libraires acheter les chefs d'œuvre modernes de la littérature. Il se proposait de lire nos plus célèbres romans canadiens : *Une de perdue, deux de retrouvés, Picouac* ou le *Maudit*.

Il assisterait aux séances de la Cour du Banc de la Reine pour entendre nos orateurs les plus brillants du Barreau. Il irait ensuite écouter une conférence de M. de Bonpart à l'Union Catholique, sur l'esprit pervers du siècle. Pour se récréer, il lirait les dépêches et les rapports dans la *Minerve*, et les articles de fond de la *Patrie*. Avant de s'embarquer sur le steamer, il s'arrêterait à Québec, pour y admirer la Terrasse Dufferin, le Bloc Hamel, l'Escalier de la Petite Rue Champlain et l'Élévateur au bout de la rue sous le Fort. Quo sais-je enfin !

Toujours est-il que la semaine dernière M. X... arrivait à Montréal sur un train du chemin de fer Q. M. O. & O. le lendemain il ne voulait sortir de l'hôtel que dans le cours de l'après-midi.

Il demanda à Mr. Z... ce qu'il y avait de plus intéressant à voir ce jour-là.

— Parbleu, c'est une séance du Conseil-de-Ville. On y discute la



A QUEBEC.

JOLY.—Eh ! baillotte ! ! v'la une noix longue que j'aurai de la misère à casser !

question des bouchers. Vous entendrez l'Orateur le plus éloquent de la Puissance.

Les deux amis montèrent dans un coupé et se firent conduire à l'Hôtel-de-Ville.

Nos échevins étaient en séance. Mr. X... admira l'architecture imposante de l'édifice, les détails de l'ornementation intérieure et la somptuosité de la Salle des Séances du Conseil. Un silence s'était fait dans l'assemblée.

Mr. Z... poussa Mr. X... et lui souffla à l'oreille.

— Ecoutez, le grand orateur va parler. Tenez le voilà qui se lève.

Mr. X... était à demi suffoqué par l'émotion, sa respiration était haletante et sibilante.

L'échevin Thibault se leva et dit : Votre Honneur, le bureau de santé.

Un bruit sourd se fit entendre dans la galerie des spectateurs.

M. X... venait de tomber de son siège.

Lorsqu'on le releva il était mort. L'émotion l'avait tué.



COUACS.

Une dame tourmento son mari pour aller à la campagne, — Mon ami, dit-elle, je t'en supplie, conduis-moi quelque part. Il n'y a plus personne à Montréal, tout le

monde est parti, les rues sont désertes.

— C'est justement pour cela que je demande à rester ici. Il y a un mois, j'aurais peut-être consenti à voyager, mais plus aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Tu me demandes à quitter à Montréal quand il n'y a plus personne, juste au moment où l'on peut respirer ; c'est ridicule !

Un farceur entre un jour dans un grand magasin de nouveautés de la rue Ste. Catherine.

— Quo désire Monsieur ? Quo demande monsieur ? Quo faut-il à monsieur ?

— Je veux un mouchoir.

— Un mouchoir, très-bien, monsieur.

Le farceur traverse, à la suite du commis, une longue file de galeries, fait déployer l'une après l'autre ce qu'il ne sait combien de pièces d'étoffes, et, après une demi-heure d'hésitation, il se décide pour des carreaux bleus.

— Vous me donnerez un mouchoir là-dedans ?

— Un mouchoir, bien, monsieur, et avec ça, monsieur ?

— Avec ça, je me mouchoierai, imbécile !

Le comble du raffinement c'est de manger des fèves à la vanille, afin de lâcher des vents parfumés.

La scène est dans la basilique de Québec.

C'est pendant la grand' messe. Le banc du lieutenant-gouverneur est devant celui du notaire de la fabrique.

Le tabellion est porteur d'un appendice nasal dont les proportions sont gigantesques.

Lorsque le notaire est à genoux son nez repose sur le prie-dieu du gouverneur.

Dimanche dernier la femme de

ce dernier dit : Qu'est-ce que c'est ça ? Une perche de ligne dans notre banc ! Pardonnez, répondit le notaire, c'est mon nez et comme chargé d'affaires de la fabrique j'ai droit de le pousser dans n'importe quel banc. Le Canard prévoit un malheur. Un de ces bons dimanches notre lieutenant gouverneur disparaîtra pendant la grand' messe.

Le notaire pour se venger finira par le renifler.

L'aubergiste de la rue Ontario disait ces jours derniers à un ami : j'ai été mis dedans par un canvasseur qui m'a vendu une rattrappe, (piège à rat.) Jo lui avais dis si ça soute je le garderai, si ça soute pas je la rendrai. La rattrappe a pas souté du tout.

M. Boutin, député au local, est allé visiter la frégate la "Gallissonnière" mouillée dans la rade de Québec. Il a fait connaissance avec un loup de mer à qui il a dit qu'il était heureux de rencontrer les canadiens des vieux pays.

Le marin lui dit : A votre âge, vous devriez être fatigué lorsque vous passiez toute une nuit à siéger au Parlement.

— Ce n'est pas ça qui me fatigue, répondit M. Boutin, c'est d'être endimanché à cœur de jour, il faut toujours se tenir propre avec des messieurs.

Nous avons rencontré l'autre jour notre aubergiste de la rue Ontario et nous avons causé sur le renvoi d'office de M. Letellier.

— Croyez-vous ! nous dit-il, jamais je me serais attendu à cette riganne-là. Eh bien que voulez-vous, c'est comme le proverbe, l'homme dispose et Dieu suppose.

Nous recommandons à nos lecteurs de lire attentivement sur notre quatrième page l'annonce de la Maison Pilon. Ils y apprendront la bonne nouvelle : la résurrection de Pilon. Pilon s'est redressé portant haut l'étendard du bon marché. Pilon appellait à l'acheteur pour lui offrir comme autrefois ses marchandises à un rabais qui fait plier ses concurrents. En réparaisant dans son grand magasin Pilon veut débiter par un exploit éclatant dans le bon marché. Jugez-en en lisant ce qu'il dit sur notre quatrième page.

Une dame entre dans un magasin et demande qu'on lui montre de la mousseline, pour en faire un robe de bal à sa jeune fille qu'elle va présenter dans le monde.

Un commis lui déploie successivement plusieurs pièces.

L'acheteuse n'en trouve aucune assez clair.

On cherche dans le magasin ce qu'il y a de plus transparent.

— C'est encore trop épais, murmura la dame de mauvaise humeur.

— Ah ! ça, mais, lui riposta le commis impatient, vous désirez que l'on voit mademoiselle votre fille au travers ?

Mademoiselle X... que je ne veux pas nommer, mais que tout le monde connaît, est droite comme un bâton et marche comme une cane.

La coquette est une femme qui vous donne carte blanche à condition de ne pas la noircir.



GROS JEAN.—Chasse donc, ces mouches à queue verte, c'est pas le diable de permettre ces shops-là à cause qu'ils paient \$200.  
 MARICHETTE.—Va-t-en donc. Si tu étais un homme tu te plaindrais.  
 GROS JEAN.—Je me suis plaint. Mais quand ils sentent de l'argent ils rient. Je voudrais voir quelques bouchers ouvrir des étaux à côté des Conseillers, tu verrais qu'ils y resteraient pas longtemps.  
 MARICHETTE.—On dit que leur chien va mourir l'année prochaine.  
 GROS JEAN.—Je suis fatigué d'envoyer les mouches. Ce chien devrait être mort depuis longtemps.

**\$1,000 EN BOURSES.**



**PARC LEPINE**

Lundi, Mardi, Mercredi et Jeudi,  
 1, 2, 3, 4, Septembre.  
 PREMIER JOUR.—\$150 pour la classe des 3 minutes et \$175 pour la classe de 2.38.  
 SECOND JOUR.—\$125 pour la classe de 2.45 et \$125 pour les chevaux battus dans les 3 minutes.  
 TROISIEME JOUR.—\$50 pour les chevaux de Bouchers, \$75 pour 5 milles à répéter, et \$300 ouverte à tous chevaux.  
 Environ 20 chevaux des Etats-Unis prendront part à ces courses.  
 Pour détails, voir les placards.  
 Admission, 25c., Grand Stand 25c extra



Explication du Rébus No. 1.  
 Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.  
 Les personnes dont les noms suivent, nous ont fait parvenir l'explication du dernier rébus.  
 Chs. Daoust, Molocheville; P. Morrier, Montréal; D. Scharlgier, Montréal; Delle V. T. Tuggy, Holkoys; Delle, E. Siolow, Valois-Villa; J.B. Laplume, Pointe-Claire; Rupert Labarre, Trois-Rivières; A. Gorie, Sorel; John Côté, N. P., Québec; Ernestina Dugal, Québec; Delle. Malvina Cadieux, Montréal; Delle. Taillefer, Montréal; Delle Eloise Morasse, Trois-Rivières.

Le peuple ne se laisse plusurrer par les réclames ronflantes de certaines maisons peu achalandées qui essaient d'exploiter sa crédulité. Non, ce temps est passé. La curiosité de l'acheteur a été éveillée il y a longtemps. Il est entré dans tous les magasins dont les affiches flamboyantes tapissent les clôtures et les murailles de la cité. Il a jugé par lui-même et sa clientèle est restée acquise au marchand qui lui donnait la pleine valeur de son argent. C'est pour cette raison nous voyons aujourd'hui la foule des acheteurs intelligents assiéger les comptoirs du Magasin Rouge dont la popularité va toujours croissante malgré les promesses fallacieuses de la concurrence. LE MAGASIN ROUGE est et sera toujours un centre d'attraction à cause de la modicité de ses prix et des sacrifices réels que font MM. L. J. Pelletier, Lesobvre & Cie. pour relever le nom déjà populaire de leur établissement. Quel est celui de nos lecteurs qui soit entré dans le MAGASIN ROUGE sans se dire: C'est ici le seul et véritable magasin du bon marché. Rien n'est comparable à une spécialité de cet établissement celle des Tweeds et des Etoffes à Robes. Lecteurs, n'oubliez pas l'adresse, No. 581, rue Ste. Catherine.

Une dépêche de Kingston nous apprend qu'un des sept frères Machabées de la rue Notre-Dame est arrivé en cette ville et dans un col haut de sept pouces.

**MUSIQUE NOUVELLE.**

Les Oiseaux du poète, Romance, - 35c.  
 Timidité, " 25c.  
 Amours et Fleurs, " 40c.  
 Je ne t'aime plus, " 25c.  
 Publié par  
 ERNEST LAVIGNE,  
 237 Rue Notre Dame.

**PILON EST ENCORE A SON GRAND MAGASIN.**

**GRANDES REJOISSANCES.**

**PROTECTION, LA VRAIE PROTECTION**

**PILON LE VRAI LIBERAL**

**PILON**, le génie du bon marché, encore à la tête du commerce de détail, rien ne l'égale pour le

**BON MARCHE.**

Mr. PILON, a racheté son Stock à moitié prix. Toutes les marchandises sont achetées et vendues argent comptant seulement. Deux bonnes raisons pour vendre à meilleur marché que jamais,

**à la Maison A. PILON & Cie.**

Plus de folles dépenses, le loyer est à moitié prix, les salaires du personnel sont bien réduits et bien bas, ce qui fait encore deux raisons de plus pour vendre à grand marché.

**La Maison A. PILON & Cie.**

Tiendra plus que jamais les départements de première classe. A peu près tous les anciens employés sont à la tête de leur département toujours des Tailleurs de première classe à la tête du département des Tweeds. Nous invitons les hommes et les jeunes gens à venir voir ce département qui est plus en vogue que jamais.

Les Modistes d'autrefois sont encore à la tête du département de Modes, nous invitons spécialement les dames et les Demoiselles à visiter ce département.

**Mr. A. PILON,**

Sera toujours à son Grand Magasin, pour voir par lui-même à ce que tout le monde soit bien servi et que les employés demandent des prix assez bas pour convenir à toutes les bourses, à la dureté des temps et à la rareté de l'argent.

**INVITATION.**

Mr. J. B. LABELLE autrefois de Lamarre et Labelle, étant maintenant associé à la Maison PILON & Cie., invite respectueusement ses pratiques et ses amis à venir le voir et l'encourager dans sa nouvelle entreprise.

Venez voir comme par le passé la foule immense au Grand Magasin Populaire

**647, Rue Ste. Catherine, 649**

ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

N. B.—Nous prenons au pair les billets des Banques en faillites. Nous aimons aussi à faire remarquer que nous avons toujours notre grande cour pour mettre les voitures de nos pratiques à l'abri et en sûreté. Ne vous y trompez pas Mr. PILON est toujours au Grand Magasin du bon marché. Les marchandises d'automne nous arrivent tous les jours en très grande quantité. Mr. CHS. DESJARDINS le populaire marchand de Pelletteries Chapeaux tient toujours son établissement à la porte voisine du Grand Magasin.